Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 45/1954 (1954)

Artikel: L'expérience de la coéducation dans les écoles secondaires de La Chaux-de-Fonds
Autor: Tissot, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114235

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'expérience de la coéducation dans les écoles secondaires de La Chaux-de-Fonds

La coéducation y est pratiquée depuis une quarantaine d'années aux Progymnase et Gymnase notamment.

C'est dire qu'à La Chaux-de-Fonds tous sont partisans convaincus de la coéducation. Professeurs qui ont eux-mêmes demandé la suppression des dernières classes non mixtes, parents qui ont souvent étudié eux-mêmes dans des classes déjà mixtes, élèves qui se plaisent beaucoup mieux en classe avec leurs camarades de l'autre sexe. Quant au directeur, le moins qu'il puisse dire, c'est que les dangers et inconvénients de la coéducation sont quasi nuls, ses avantages nombreux et appréciables.

Cependant, pour préciser, je tiens à souligner que la coéducation chez nous n'est qu'un aspect de ce qu'on pourrait appeler une communauté d'éducation. Par tous les moyens nous cherchons en effet à développer l'esprit d'entreprise, l'initiative, la camaraderie. Les classes, en général peu nombreuses, ont leur comité qui organise les fêtes et sorties de classes, prépare la course annuelle, dessert la bibliothèque, s'approche des professeurs ou du directeur en cas de difficulté ou de conflit, etc. Grâce à la suppression des notes chiffrées et à leur remplacement par des mentions et appréciations, on a fait reculer l'esprit de rivalité, avec toutes ses mesquineries, devant un esprit d'équipe où chacun n'est plus l'ennemi de tous, mais où règne une bienfaisante solidarité.

L'école elle-même a une vie commune intense à laquelle garçons et filles participent de tout leur cœur. Comment imaginer une soirée du Gymnase où les voix masculines et féminines ne se répondraient et ne se mêleraient, où le berger ne sourirait à la bergère, où manquerait le dialogue éternel d'Adam et Eve. Ce serait la vie décolorée des Champs-Elysées après le séjour terrestre. Il importe aussi que jeunes gens et jeunes filles ne se rencontrent pas seulement furtivement en quête de plaisir plus ou moins élevé ou hasardeux, mais dans l'accomplissement à la fois pénible et magnifique d'une œuvre commune, au grand jour, dans un effort unanime. Voilà qui vaut toutes les leçons de morale : c'est ainsi que les deux sexes apprennent à se connaître, à se redouter, à se rechercher, à se défendre, à s'accorder et découvrent l'humanité qui leur est commune au-delà de leurs différences.

Considérons maintenant plus attentivement ce qui se passe dans les divers degrés.

La période qui nous occupe allant de 11 à 18 ans, nous pouvons la considérer comme entièrement dominée par le phénomène de la puberté et nous devons y retrouver les stades décrits par la psychologie de l'adolescent.

Si la puberté est une « seconde naissance » elle semble se passer dans des conditions presque aussi obscures et inconscientes que la première. Non pas tellement au point de vue sexuel, nous verrons que les élèves sont renseignés dans une certaine mesure, mais au point de vue psychologique surtout. Ils ne connaissent presque rien des manifestations ordinaires de la puberté dans le comportement social, dans le domaine affectif et caractériel. Ils sentent bien qu'ils traversent une période étrange, tumultueuse, mais ils ne savent pas bien ce qui leur arrive. Laissés à eux-mêmes, ils paraissent étonnés et même ravis quand on leur explique certains aspects de leur comportement. Je suis de plus en plus persuadé qu'on devrait à l'école donner quelques éclaircissements aux jeunes, cela les soulagerait et les affranchirait d'une angoisse fréquente : Suis-je le seul à qui ces choses-là arrivent, est-ce que notre classe est normale ou non, dans quelle phase sommes-nous ? Que devons-nous rechercher, ou au contraire éviter ?

Mais revenons à nos moutons ! La principale donnée de la psychologie qu'il nous faut retenir, c'est que l'époque de la puberté ne coïncide pas chez les garçons et chez les filles.

A treize ans presque toutes les jeunes filles sont pubères, les garçons ne le sont qu'à quatorze ou quinze ans. Si on ajoute à cela que la puberté se manifeste avec des différences de plusieurs années chez les divers individus, on arrive à se faire une idée de la physionomie très particulière de nos classes de 2e, 3e, 4e et 5e année (douze à seize ans). Des fillettes voisinent avec de jeunes femmes, de petits garçons aux voix claires et au regard limpide avec des échassiers maladroits aux traits accusés, envahis de poils et de boutons, le regard tourné en dedans et « l'air mauvais ».

On rencontre alors dans les classes les mêmes désharmonies, les mêmes explosions, les mêmes révoltes que chez l'adolescent lui-même. C'est pourquoi il me paraît très important que ces petits d'hommes aient eu l'occasion de vivre ensemble un certain temps auparavant.

Quand à onze ans ils nous arrivent de l'école primaire ce sont des enfants ; bien qu'ils y aient été séparés pendant deux ans, ils n'ont aucune peine à reprendre la vie en commun. Les corridors sont alors remplis de cris, de poursuites, on joue à la « tape » du haut en bas du bâtiment.

Le nombre des fillettes égale à peu près celui des garçons. Le travail scolaire est régulier, les filles, plus appliquées, servent souvent de modèles. En général les garçons tiennent à ne pas rester en arrière, ils

adoptent à l'égard des filles une attitude amicale et trouvent naturel de les associer à la vie de la classe. Souvent on leur confie des postes dans le comité. Mais on n'aime pas leur obéir et on fait en sorte de garder la majorité. Ce sont les garçons qui commandent et si les filles ne veulent pas se plier on les y force.

J'ai vu dans certaines classes une véritable effervescence parce qu'une fille avait osé proposer un projet de course, concurremment à celui des garçons. Le problème est en somme de savoir qui gouvernera le groupe, une lutte sourde entre garçons se manifeste, les filles qui ne veulent pas se soumettre font « bande à part ». Si leur sécession dure on ne la leur pardonne pas. Ce sont des « pimbêches », des « demoiselles », elles font les « malignes » et elles sont en butte à l'hostilité systématique des garçons.

Eux ont reconnu leurs chefs, ils forment un bloc, les filles qui s'agglomèrent à eux sont « bien », elles ont les faveurs avouées des messieurs. Ils les associent à leurs jeux et à leurs plaisirs. Excursions, baignades, sorties de classe.

Mais tous n'ont de paix qu'ils n'aient réussi plus ou moins à réaliser l'unité de la classe. Cette camaraderie leur paraît un but très important et ils s'efforcent maladroitement de l'atteindre. Les différences de classe, de fortune, de sexes doivent s'abolir, les tensions disparaître. S'ils ont réussi, ils sont très fiers de l'ambiance de leur classe, ils se comparent avec les parallèles et se montrent très jaloux de leur succès. Fort souvent les garçons ont le sentiment que les filles de la classe leur appartiennent. Mais ils ne doivent pas se déclarer trop ouvertement pour l'une ou pour l'autre. Des ébauches de couples se forment, on veut faire comme les grands, on joue à l'amour. Chez les timides ou les sensibles les sentiments restent secrets, c'est l'âge où on s'envoie des billets.

Dans des compositions que j'ai demandé aux élèves d'écrire, les garçons se plaignent qu'il n'y a pas assez de filles et que plusieurs sont obligés d'avoir la même bonne amie. J'avais posé la question : Certains garçons pensent-ils trop aux filles ? Plusieurs petites m'ont répondu que certains n'y pensaient pas assez et qu'ils en étaient mêmes sauvages !

En général les garçons se moquent de ceux qui ont des « bonamies », ils considèrent cela comme une trahison, si cela va au-delà d'un simple jeu. Bien plus grave est le cas des filles qui ont des « bonamis » en dehors de la classe.

Je le répète, le bien suprême consiste dans la bonne camaraderie, l'esprit de classe. La presque totalité des élèves se déclarent très heureux d'être dans une classe mixte, malgré quelques dissensions inévitables. Je cite quelques extraits (douze à treize ans) :

« Les filles sont très gentilles avec nous à part leurs petits caprices. Il y en a deux que les garçons convoitent et tout le monde dit que c'est

la « sienne ». Je suis très content d'être dans une classe mixte, car on apprend à mieux se connaître entre garçons et filles. D'ailleurs on est fait pour ça ! »

Les garçons apprennent à être convenables. « Il y a beaucoup de choses que nous n'osons pas faire vis-à-vis des filles qui ont pour raison la timidité ou la honte. »

Le problème des sexes ne se pose pas encore impérieusement.

« J'aime beaucoup la classe mixte car il n'existe plus de curiosité entre filles et garçons, on apprend à les connaître dans leurs caprices et dans leur vie. »

La présence des filles est avantageuse : « Elles sont charmantes. Nous discutons les réponses des problèmes avec elles. Le travail en commun est une bonne chose. Les filles sont utiles à une classe, aux fêtes de Noël, elles décorent habilement la classe. »

Quant aux filles voici quelques-unes de leurs réponses. « Pour nous, filles, les garçons nous apprennent à vivre moins « exclusivement », à nous occuper moins de nous-mêmes, à ne pas être jalouses. »

« J'aime mieux être en classe mixte, car il y a davantage d'ambiance et de gaîté. Les garçons sont parfois terribles et moqueurs. »

D'autres filles se félicitent d'être avec des garçons parce qu'ils se moquent moins que les filles lors des interrogations.

La question vestimentaire n'y revêt pas la même importance que chez les filles seules.

« En effet je préfère les classes mixtes, mais pourquoi ? eh bien ! comparons, voulez-vous ?... Si un jour vous arrivez en classe avec une nouvelle robe, eh bien ! regardez les filles. Tout de suite elles commencent la critique : « Vous l'avez vue, quelle allure ! C'est affreux ce vert et ce bleu ! » Et pour quelles raisons ? Par simple jalousie. Alors elles se concertent. Elles décident de laisser seule la pauvre « fille à la robe ».

Les fillettes semblent éprouver une sorte d'affranchissement. On ne se jalouse plus autant, on n'épie plus sa voisine, on ne complote plus. Une rivalité se crée entre filles et garçons favorable au travail.

« Cette rivalité a cela de bon qu'elle est moins venimeuse que celle de fille à fille », ou encore :

« Les filles seules font des histoires pour tout. Lorsqu'il y a des garçons c'est tout autre chose, on entame la conversation sur des tas de sujets dont les filles seules ou les garçons seuls n'auraient jamais parlé. »

Pas d'histoires pour rien, défense de pleurer quand on est tombée en bas l'escalier, ou quand on a eu une mauvaise note. Presque toutes ont le sentiment d'un enrichissement, elles regardent la situation des classes de filles comme peu enviable, certaines se plaignent un peu du sentiment de supériorité chez les garçons, d'une certaine grossièreté. Mais la meilleure conclusion nous est donnée par cette fillette : « Ce que je préfère, c'est la classe mixte, bien que je n'aime pas les garçons ! »

Nous arrivons maintenant à la période critique, celle de la puberté proprement dite que je situerai entre 13 et 15 ans pour simplifier. Et le problème qui nous est posé est celui-ci : Comment l'accès à la vie sexuée se passe-t-il dans les classes mixtes ? Peut-être aussi : Vaut-il mieux faire sa crise de puberté en présence de l'autre sexe ou dans la ségrégation plus ou moins complète.

Quelle est l'attitude de la société en face du problème de la puberté ? Traditionnellement, celle de la méfiance. On laisse les enfants non pubères jouer ensemble sans surveillance, on les met dans la même classe. Il n'y a pas de risques. Ensuite séparation ; les risques sont apparus : les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Le moins de contacts possible, sauf surveillés. Mais nul n'ignore que la nature est fertile en ruses.

De plus, chacun est aux prises avec sa sexualité considérée comme un tabou. En somme c'est une démission. Par moralité, par pudibonderie, par méfiance à l'égard de la nature, on élude le problème.

Les parents sont censés renseigner les enfants. J'ai été obligé de constater que, s'ils le font davantage qu'autrefois, ils se montrent assez circonspects. On n'aime pas parler de ces choses avec les enfants.

Mais la plage, les affaires de mœurs étalées dans les journaux, les photographies, la littérature s'en chargent à leur place. La libido sous toutes ses formes s'impose à eux, avant qu'ils soient conscients de la grandeur et de la beauté du phénomène de la reproduction.

Mais la société actuelle, sans avoir accompli son devoir d'initiation, se montre plus tolérante à l'égard des rapports entre filles et garçons. La rue, le cinéma, les établissements publics leur appartiendront bientôt ; le sport, la vie de chalet, le camping favoriseront la rencontre des sexes qui apprendront à se connaître, mais presque toujours sous l'angle du plaisir. Ce n'est pas seulement pour cela que les sexes auront à s'unir dans la vie.

Certes on ne pourra jamais empêcher que l'accès à la sexualité ne soit accompagné de profonds bouleversements. Mais on ne fait rien pour en diminuer la violence, rien pour éviter les erreurs qui en sont la conséquence naturelle.

Dans la coéducation on met en présence les éléments, on surveille les réactions, on attend que l'effervescence se calme, qu'un *modus vivendi*, un nouvel équilibre s'établisse. C'est un peu le système qui consiste à jeter les gens à l'eau pour leur apprendre à nager.

Certes la famille ne manque pas de donner quelques conseils de prudence, quelques éclaircissements parfois. Mais, je l'ai dit, ils sont insuffisants. Chaque individu est dans une large mesure livré à lui-même, c'est-à-dire à ses angoisses plus ou moins graves. Ne pourrait-on pas mettre un peu plus d'harmonie dans ces années cruciales ? J'en suis pour ma part convaincu. Il me semble que la coéducation implique une initiation sexuelle adaptée à chaque âge, qui pourrait être heureu-

sement complétée par quelques entretiens de psychologie pratique. Les expériences timides que j'ai faites dans ce sens me prouvent qu'un tel enseignement (qu'on rendrait facultatif) serait suivi avec le plus vif intérêt.

Pour le moment donc garçons et filles vont affronter presque seuls un des plus redoutables problèmes de leur avenir.

Voyons ensemble ce qui se passe :

Isolons, si vous le voulez bien, quelques-uns des caractères les plus marqués de la puberté :

Rupture d'équilibre due à l'invasion plus ou moins rapide d'une force puissante considérée comme étrangère.

Prise de conscience plus ou moins tumultueuse, plus ou moins profonde de la personnalité distincte. Je suis un *moi*, dit Jean Paul.

Les rapports avec le monde se modifient profondément. L'enfant se sépare du milieu familial pour contracter avec sa génération et la société une nouvelle alliance. Aux rapports verticaux se substituent des rapports horizontaux !

Ce repli du moi, cette solitude morale et physique se traduisent dans la classe par des frictions plus graves. Aussi chacun va-t-il de préférence vers celui qui lui est le plus proche, le plus semblable.

D'où une scission accentuée entre garçons et filles, une espèce de peur du sexe opposé, une maladresse à créer des rapports normaux, mais en même temps, malgré l'opposition et même une certaine hostilité, la préoccupation constante de l'autre clan, un besoin profond de recréer l'unité perdue. Même dans les classes tumultueuses garçons et filles considèrent comme un avantage d'être ensemble. Ils sentent confusément qu'ils ont besoin les uns des autres.

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, garçons et filles ne se tombent pas dans les bras les uns des autres. La vie en commun accentue au contraire les différences, creuse souvent un fossé entre les sexes. Phénomène que l'on peut observer aussi à l'intérieur de la famille.

N'oublions pas que le développement des deux sexes n'est pas simultané. La jeune fille à treize ans est pubère. Elle n'a pas connu de disgrâce bien marquée, elle est heureuse et fière de ses charmes naissants. Finis les jeux enfantins, les poursuites, la marelle ; d'ailleurs elle ne s'y livrait déjà plus qu'avec une certaine retenue à cause des quolibets des garçons. C'est l'âge des premiers bas nylon, de la première permanente, la demoiselle brillante sort de sa chrysalide. Elle se promène lentement avec une amie. Elle surveille ses mouvements, se cherche une contenance, elle est susceptible, peu sûre encore de sa coiffure, de ses gestes, toujours sur la réserve. Les garçons lui paraissent grossiers et bêtes, ce sont encore des bébés, ou bien s'ils ont déjà gagné en stature ils sont brutaux, gauches ou encore timides à l'excès. Elle se distance nettement d'eux sans cependant oser encore affirmer trop sa

féminité. Sa nouvelle personnalité et surtout les atours dont elle se pare semblent un costume d'emprunt dont une main étrangère aurait ordonné les plis comme pour quelque cérémonie inhabituelle. Elle en est à la fois grisée et gênée. Cependant elle n'a ni miroir, ni sac, ni rouge à lèvre, ces accessoires qui consacrent l'accomplissement de la féminité ne seraient pas tolérés. Mais toutes sont plus ou moins soucieuses de l'effet produit, elles se surveillent l'une l'autre. Chacune a déjà vaguement conscience de courir ses chances de femme, la camaraderie entre filles n'est pas très solide. Elles se groupent par deux ou trois et souvent selon la classe sociale à laquelle elles appartiennent. Il y a les demoiselles et les autres. Il y a celles qui ont du « sex-appeal », qui le savent et en usent, celles au contraire qui conservent leur simplicité de fillette. Certains professeurs les traitent avec des égards nouveaux et se mettent parfois en frais de galanterie.

Les garçons considèrent ce spectacle avec étonnement, ou bien ils se sentent encore enfants et se confinent dans une timidité croissante quelque peu humiliée, ou bien ils se vengent des mépris des belles et leur font payer cher l'accession à leur nouvelle dignité. Ne sont-ils pas du côté de l'autorité, elles ont beau monter sur leurs ergots, ce ne seront jamais que des filles, etc.

Ils attendent et voilà qu'eux aussi grandissent, ils découvrent qu'ils ont un corps, ils se trouvent laids, leur voix tout à coup se brise, des boutons leur poussent. Il n'y a plus guère d'espoir d'arriver jamais à être agréés.

A cela s'ajoute dans presque tous les cas les misères d'une sexualité secrète et honteuse. On ne soulignera jamais trop les tourments que cause au jeune garçon cet aspect de sa vie intime. Il cache une honte, il prend souvent la sexualité en horreur, il rend les filles responsables de ses tourments. Il est à la fois attiré et repoussé, la moindre avance le bouleverse, mais il résiste.

Il ne s'agit plus maintenant d'un jeu, il comprend qu'il n'a plus affaire à des enfants, mais à des femmes : des signes assez évidents le lui indiquent. De petits drames secrets se jouent chaque jour. Entre les groupes garçons-filles se développe une scission latente qui peut aller jusqu'à l'hostilité et à des échanges de coups en des mêlées tumultueuses, à la faveur desquelles s'opèrent les premiers contacts charnels. Car toutes leurs relations sont troubles, leurs sentiments ambigus.

A cette menace voilée les garçons répondent par une extrême susceptibilité, ils ressaisissent les rênes du pouvoir et se montrent souvent despotiques. Si leurs compagnes ont bon caractère et ne résistent pas, les rapports restent agréables, mais la moindre opposition transforme ces jeunes soupirants en tyranneaux.

Bientôt ils comprennent que leur meilleure défense consiste à serrer les rangs. C'est à ce moment-là que les psychologues situent la

naissance de l'amitié entre garçons, amitié qui n'est pas simple fait de convenance superficielle, mais fruit d'un choix durable, accompagnée d'une riche émotivité.

C'est là que s'épanouissent leur affectivité et leur sociabilité et c'est avec leurs camarades garçons qu'ils partent à la découverte de la vie. Peines et travail communs, plaisirs communs, intérêts communs, fidélité, loyauté, tels sont les caractères de ces liaisons juvéniles. Souvent les garçons forment une bande unie par une sorte de pacte secret, non exempte de querelles, mais assez forte pour tenir tête à l'adversité et assez vivante pour se passer des filles devenues lointaines. Les qualités requises sont la franchise, la loyauté, l'entraide, le courage d'assumer les risques d'entreprises parfois dangereuses contre la discipline du collège ou quelque professeur désagréable. On reconnaît la valeur d'une équipe à son initiative, à sa solidité dans l'épreuve. On y parle un langage garçon d'autant plus accentué qu'il s'agit d'en imposer aux filles qui, elles, ne sont pas capables de former un groupe équivalent.

Les plaisanteries de corps de garde, les chansons osées commencent à faire leur apparition. On évite en général de se livrer à ces divertissements en présence des jeunes filles, mais on n'est pas fâché qu'elles en entendent quelques bribes. Il s'agit de les « former ».

Cependant si les garçons ont quelque délicatesse et cela arrive assez souvent, ils ne tolèrent pas qu'on dépasse certaines limites et c'est à coups de poings qu'on refrène les copains qui s'oublient.

Mais voici un fait nouveau : les filles paraissent maintenant s'intéresser aux garçons. Les mieux faits d'entre eux se voient gratifier de sourires prometteurs. Il faut se méfier : certaines deviendraient vraiment entreprenantes ! Comme dans une scène de dépit amoureux, c'est maintenant leur tour de ne rien vouloir entendre et de leur faire voir leur béjaune. Rares sont les garçons qui répondent à ces hommages. La loi du clan leur interdit de lâcher les camarades, ou bien ils sont devenus indifférents, immunisés par plusieurs années de vie commune et par le souvenir de soupirs inutiles. J'ai entendu l'un d'eux dire : « Tu ne t'imagines pas que je vais me lancer dans la gueule du loup. » Maintenant, s'ils veulent une bonne amie, ils entendent la choisir. Mais comment reprendre l'initiative des opérations ; c'est difficile parce que leur choix se porterait sur une jeune fille plus âgée. Or il est très rare qu'une élève d'une classe supérieure consente à abaisser son regard sur un blanc-bec d'un degré ou deux en dessous d'elle. Il arrive qu'un grand leur ravisse une de leurs filles, ils s'en étonnent : Que peut-il bien lui trouver de si attrayant ? Peu à peu l'ardeur du combat s'est calmée, les adversaires campent en face l'un de l'autre. Mais ils ne manquent pas de se surveiller d'un œil et il arrive même qu'un parlementaire soit *persona grata* dans le camp opposé. On sait de la sorte ce qui s'y passe et l'amorce d'une réconciliation s'opère ainsi graduel-

lement. Bientôt le calme sera revenu et une nouvelle camaraderie est sur le point de naître.

Il ne s'agit bien entendu que d'un tableau schématique, d'une moyenne. Il arrive, par exemple, surtout si les filles sont de bonnes élèves douées de sociabilité et capables de se tenir au niveau de leurs camarades masculins que la bonne entente subsiste même pendant les années de crise. La puberté se manifeste alors par une exubérance accrue. Ce sont généralement les coquettes qui mettent les classes en ébullition, mais aussi les tempéraments puissants surtout chez les filles ; quant aux garçons particulièrement tourmentés, ils font figure d'obsédés. J'ai vu des jeunes filles les considérer avec une sorte de pitié et supporter sans mot dire, ou même en riant, leurs incartades de langage et les coups de règles qu'ils leur administraient dans leurs « moments de crise ».

Toutes celles que j'ai interrogées s'entendent sur ce point : Elles sont très heureuses d'avoir vécu avec des garçons, elles les connaissent, elles les trouvent souvent bêtes, déconcertants, et paraissent très heureuses de cette importante mise au point. A cet âge elles ont le sentiment d'en savoir beaucoup plus long sur la vie que leurs partenaires masculins.

Elles reconnaissent toutes qu'il est très difficile de discuter avec eux parce qu'ils tournent tout en ridicule. Ils sont masqués et auraient la plus grande honte à être de l'avis de tout le monde. Où leurs appréciations diffèrent le plus de celles de leurs camarades, c'est lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur une fille. On dirait, remarquent-elles, que les garçons disent exprès le contraire de ce que leurs sentiments leur dicteraient. Quant à leurs opinions politiques ou religieuses elles sont mal fondées et se bornent à reproduire celles du milieu. Peu nombreux sont les garçons capables de motiver leur point de vue et de fournir de vrais arguments. Rien de plus rare que de rencontrer parmi eux un féministe.

Dans certaines classes la discussion s'avère impossible. Les garçons ne parlent que de sport ou bien passent leur temps sur la place de jeu. Il arrive cependant parfois que des rapports agréables, des échanges de vue puissent avoir lieu lors des courses d'école, par exemple, ou des sorties de classe.

Au cours des entretiens que j'ai eus avec les jeunes filles, j'ai été frappé de leur calme, de la façon franche et ouverte dont elles abordent la question. Aucune pudibonderie, elles ne minaudent pas, souvent elles s'expriment en souriant ou même en riant. D'ailleurs lorsque j'ai parlé avec la classe tout entière, c'était pareil et l'intérêt paraissait très vif : c'est un sujet qui les égaie. D'une façon générale il ne faut pas exagérer le caractère dramatique et sombre de la puberté, elle l'est souvent, pour les garçons surtout et dans leur vie intime, mais les manifestations extérieures se jouent sur le ton de la plus joyeuse comédie. Ils ont l'air de vous dire : Ne prenez rien au tragique !

Je n'ai jamais eu dans les classes mixtes les difficultés de discipline rencontrées dans les classes séparées. Brutalité chez les garçons, dégâts matériels, indifférence ; distraction, rêveries incoercibles et accès d'hystérie collective chez les filles. Mais pour être juste il faut avouer que ces classes étaient d'un niveau intellectuel nettement inférieur. Le talent ou l'absence de talent des éducateurs y étaient aussi pour quelque chose.

Le travail considérable, même excessif, imposé à cet âge, exige de tous une discipline extrêmement dure qui empêche automatiquement les débordements et les excès de l'adolescence. Mais l'aspect social et vital des relations scolaires ne doit pas être négligé, il est lui aussi lourd de conséquences pour l'avenir. Ceci d'autant plus que l'étude à cet âge n'a pas encore de but bien défini, que les élèves s'y plient souvent plus qu'ils ne l'assument vraiment, qu'elle n'est encore qu'une préparation à la vie intellectuelle et n'a pas une influence très profonde sur le comportement de l'adolescent. Mais ce que les garçons et les filles s'apprennent les uns les autres détermine leur conduite future. Beaucoup ont déjà une certaine expérience de l'amour, ils ont appris à se contrôler, à résister à des préoccupations d'ordre sexuel. C'est à cet âge qu'on constate les plus grosses irrégularités dans le travail, les « coulées à pic » de ceux qui se laissent submerger. La plupart se ressaisissent et leur succès, dans un milieu où subsistent toujours certaines tentations, renforce considérablement leur volonté. Mais il est regrettable que garçons et filles soient souvent séparés au moment où ils pourraient bénéficier des expériences faites et que cette phase de la coéducation prenne fin pour beaucoup juste au moment où la crise est sur le point de se dénouer. Nous sommes arrivés à la fin de la scolarité obligatoire, signal d'une grande dispersion.

Quand les élèves entrent au Gymnase (seize à dix-neuf ans) l'évolution de la puberté n'est pas achevée ; il y a encore des restes d'agitation, des visages fermés, des solitaires, des individualistes farouches.

Mais l'atmosphère y est très différente. Les élèves du Gymnase ont l'intention de poursuivre leurs études, du moins les jeunes gens. Leurs préoccupations intellectuelles tiennent une place beaucoup plus grande dans leur vie. Ils sont plus calmes, plus maîtres d'eux, ils commencent à adopter un comportement d'adulte, à avoir une vie plus autonome, un psychisme plus personnel.

Ils ont été triés une fois de plus et seuls les meilleurs élèves restent, d'autres sont arrivés du dehors. Les jeunes gens sont nettement les plus nombreux, il n'y a souvent que trois, quatre ou cinq jeunes filles dans une classe de quinze élèves. On ne peut plus parler de coéducation au même titre que précédemment où les éléments des deux sexes s'équilibraient à peu près. La mentalité et l'esprit masculin prédominent.

Souvent les jeunes filles qui se montraient aussi bonnes élèves que les garçons et même meilleures, commencent à perdre du terrain. On

dit souvent qu'elles peinent aux mathématiques et aux sciences, c'est peut-être vrai, peut-être aussi rien de plus qu'une de ces idées fausses qu'on croit vraies à force de les entendre répéter. Les registres que j'ai consultés prouvent que les résultats des jeunes filles en mathématiques ou en sciences ne sont pas inférieurs à ceux de leurs camarades. Ils sont peut-être supérieurs en langues, notamment en anglais ou allemand. Ce qui manque aux jeunes filles, c'est le sens de l'abstrait, une certaine indépendance d'esprit qui leur permettrait de situer mieux, par rapport à l'ensemble, leur personne ou l'objet de leurs études. Elles n'ont jamais trop bien ni assez travaillé, et le résultat est que souvent elles s'épuisent. Il semble que leur développement subisse un certain arrêt vers seize ou dix-sept ans et que le rythme des études soit trop rapide pour certaines d'entre elles.

On enregistre plus d'abandons de leur côté que chez leurs camarades masculins et souvent non pas à cause d'une faiblesse déterminée dans une discipline, mais pour des motifs de santé.

Il en résulte que seules de très bonnes élèves peuvent se risquer au Gymnase. Elles font souvent des bachots brillants, mais fait typique, je n'ai jamais reçu de travail de concours d'une demoiselle. Pourtant j'en ai sollicité à maintes reprises. La jeune fille se consacre tout entière à sa tâche scolaire, elle fait ce qu'on lui demande, mais manque d'initiative. Elle se décourage peut-être aussi plus facilement car son avenir n'est pas en jeu. Si les études ne réussissent pas, elle trouvera un mari ou bien elle se cantonnera dans une de ces professions féminines qui aujourd'hui les attire beaucoup : secrétaire de direction, assistante sociale, bibliothécaire, psychologue, sténo-dactylo, que sais-je ? D'ailleurs et surtout en Suisse l'égalité dans les études n'existe pas réellement puisqu'une quantité de professions libérales ne sont pratiquement pas ouvertes aux femmes. Raison largement suffisante, avec la perspective du mariage (où la femme presque toujours renonce à sa profession), pour expliquer le nombre restreint de jeunes filles qui font leur bachot. Pour ma part je regrette cet état de choses et aussi que de nombreux parents continuent à considérer qu'il ne vaut pas la peine de faire des frais pour l'instruction des filles.

Si on voulait voir se développer une coéducation véritable à ce degré, il faudrait que les chances de la femme soient égales à celles de son partenaire, le nombre des jeunes filles alors équilibrerait mieux celui des garçons et je crois que tous deux profiteraient largement de la vie en commun, préparée déjà par quatre ans de coéducation au degré inférieur.

Remarquons en passant que la jeune fille qui sort du Progymnase pour entrer à l'Ecole de Commerce restera en contact avec le sexe dit fort puisque, à La Chaux-de-Fonds, cette école est mixte. La jeune fille aura de plus la joie d'y réussir plus facilement, soit à cause d'exigences moindres, soit parce que les matières du programme plus concrètes conviennent mieux à sa tournure d'esprit.

Ceci dit on peut affirmer qu'au cours de ces trois ans et demi d'études la coéducation s'achève de la plus heureuse façon. Il est rare qu'au sein des classes subsistent des causes de trouble. Un équilibre s'y crée presque toujours et favorise un développement harmonieux des élèves des deux sexes.

Nous avions laissé nos élèves divisés en deux groupes, les filles d'un côté les garçons de l'autre. Au Gymnase la fusion s'opère graduellement. S'il est vrai qu'une des principales tâches de la puberté consiste à parvenir à de nouvelles relations avec les jeunes gens de même âge et des deux sexes, on peut affirmer qu'elle s'y accomplit pleinement. En général dans les groupes de même sexe naissent ces amitiés de l'adolescence dont on a dit la profondeur, l'effet bienfaisant et le caractère durable. Pendant un certain temps il semble qu'on s'en tienne à cela, mais l'atmosphère de la classe s'est grandement modifiée. La méfiance et l'hostilité entre les sexes font place à un intérêt souvent très vif, au sentiment d'une destinée commune. Le sexe n'est plus un obstacle à des rapports intellectuels ou affectifs. Beaucoup d'amitiés entre garçons et filles se nouent : on travaille ensemble, souvent les garçons expliquent aux jeunes filles des problèmes d'algèbre ou leur cours de physique.

Souvent il se crée un esprit de classe tel que les élèves éprouvent le besoin de se rencontrer en dehors de l'école. J'ai vu récemment des élèves se retrouver le mercredi après-midi au collège pour faire des mathématiques, d'autres avoir des séances de discussion sur tous les sujets que l'école laisse de côté : politique, religion, ou bien sur des sujets proposés par les leçons de littérature ou d'initiation à la philosophie. Certaines classes se retrouvaient régulièrement au concert, au théâtre, au cinéma ou encore de temps en temps chez les parents de l'un ou de l'autre. Je n'ai pas assisté à ces réunions, mais je sais qu'elles n'ont jamais donné lieu à aucune plainte et que le travail en classe loin d'en être gêné paraît en avoir été au contraire vivifié. Le professeur qui pénètre dans une classe où règne une camaraderie de bon aloi se sent immédiatement entouré d'une atmosphère favorable. Et il me paraît particulièrement heureux que l'enseignement et les loisirs ne soient pas radicalement séparés. On apprend autant de ses camarades que de ses maîtres, si des discussions intelligentes et passionnées prolongent l'enseignement, mûrissent les problèmes proposés.

Mendousse cite cette confession d'un jeune homme : « Je ne peux parler à une femme sans penser à quelque chose d'abominable et pourtant je serais bien embarrassé si on me demandait à quoi. » Il va de soi qu'une réaction pareille n'a aucune chance de se produire chez un jeune homme éduqué avec des jeunes filles. Il voit en ses camarades féminines des femmes, des êtres humains complets et non seulement un sexe et les tourments dont il le rend responsable.

A l'intérieur des classes se forment toujours aussi peu de couples et, s'il en existe, ils ne doivent pas nuire à la camaraderie. Les flammes plus ou moins vives qui naissent de temps en temps unissent en général des élèves de classes et de degrés différents. Les amoureux ne se cachent pas, on ne leur fait aucune remarque désobligeante. Leur air grave (on dirait deux ombres qui marchent côte à côte) dit assez quel genre d'ivresse ils connaissent. Comme les psychologues nous le font remarquer, l'amour à cet âge a toutes les chances d'être pur. La plupart du temps d'ailleurs, ils ne se rencontrent qu'à l'école, sur le chemin de l'école ou pour quelque promenade en ville. Certains de ces couples ont donné de très heureux mariages, certains se sont défaits au Gymnase déjà ou lors de la séparation qu'exigent les études. Ce qui m'a toujours frappé dans ces amours de collège, c'est leur sérieux. Il ne s'agit pas d'amourettes d'occasion, où l'élément sexuel joue le rôle déterminant, mais de véritables passions qu'on doit considérer avec beaucoup d'amitié et même de respect.

Plus encore qu'au degré moyen, les garçons jouent au jeune homme libéré et se permettent des plaisanteries osées. Les jeunes filles ne s'en formalisent pas outre mesure. Il arrive aussi qu'au cours de la dernière année surtout, jeunes gens et jeunes filles abordent très franchement le problème de l'amour, des relations sexuelles, du mariage. Ceci est d'ailleurs très normal puisque l'Eglise elle-même traite ces problèmes lors de la première communion. Ce qui est nouveau c'est de mettre un tel sujet sur le tapis dans un groupe mixte, cela suppose un équilibre, une liberté et une maturité dont il faut se réjouir.

Bien entendu le directeur ne sait jamais tout, mais si je me reporte à mes souvenirs, aux témoignages nombreux d'élèves en qui j'ai la plus entière confiance, je puis affirmer que des relations sexuelles sont impensables au sein d'une même classe et même entre élèves du collège. La pudeur naturelle à cet âge, l'habitude d'un comportement tranquille avec les jeunes filles, le sentiment de la responsabilité et aussi d'une sorte de parenté due à la coéducation font que les expériences sexuelles sont ou renvoyées à plus tard, ou faites dans des occasions ou des milieux tout à fait étrangers à l'école.

On dit souvent que la moralité d'une société reflète la moralité des femmes qui s'y trouvent. Je crois cela particulièrement vrai pour une école mixte. Or les jeunes filles qui poursuivent leurs études appartiennent généralement à une élite. Bien que souvent fort gaies, elles ont pleinement conscience du sérieux de la vie, elles sont encore dans leur famille, elles ne cherchent pas d'aventures. Ce qu'elles veulent c'est une certaine culture, une profession, le mariage. Au cours des entretiens que j'ai eus avec elles, j'ai été frappé de leur simplicité, de la façon courageuse et franche dont elles envisagent leur entrée dans la vie. Toutes m'ont dit leur bonheur d'avoir été formées avec leurs camarades masculins, j'insiste sur ce point. Il semble même qu'elles

y attachent une importance encore plus grande que les jeunes gens et, chez toutes, j'ai vu des visages rayonnants quand elles parlaient de leurs camarades.

Surtout qu'on n'aille pas dire qu'elles perdent leur féminité. Elles sont simples, c'est vrai, mais combien aimables et même charmantes ! Si elles ont renoncé peut-être provisoirement à des manières étudiées, à une certaine mise en scène féminine, combien les qualités du cœur, de l'esprit, la grâce naturelle me paraissent présentes en elles ! Evidemment ce ne sont pas des poupées, elles ne jouent pas un rôle appris, ce sont véritablement des femmes préparées pour la vie.

Quant aux jeunes hommes, bien qu'ils paraissent parfois encore jouer le rôle du protecteur, leur attitude vis-à-vis de la femme n'est plus celle du prédateur. Ils comprennent que la jeune fille est leur égale, un être humain comme eux, qu'elle mérite leur respect, qu'ils n'ont pas le droit de la rabaisser à être un objet de jouissance.

Si le bonheur dans le mariage dépend en grande partie d'une connaissance objective du conjoint et de l'autre sexe, il n'est pas douteux que la coéducation avec ses phases orageuses, ses expériences parfois douloureuses, l'acquisition de la maîtrise de soi en face du sexe opposé, constitue le meilleur gage de succès.

Venons-en maintenant aux conclusions d'une expérience de plusieurs décades. La coéducation constitue le milieu scolaire le plus proche de la vie même, surtout si l'école ne se borne pas à instruire, mais favorise par ses activités sociales, artistiques, l'éclosion de la personnalité et les contacts élevés entre jeunes gens et jeunes filles.

Elle enrichit la sensibilité et permet aux passions naissantes de se manifester dans le réel, plutôt que dans des rêveries plus ou moins morbides.

Elle donne à la vie scolaire une intensité, une couleur, une richesse que ne connaissent pas les écoles non mixtes.

Elle apprend aussi aux jeunes que la vie transcende la sexualité.

Elle engage les jeunes hommes à respecter la femme, à voir en elle une semblable et non une inférieure ou une proie. Cependant le préjugé de la supériorité masculine est loin d'avoir disparu même chez les jeunes filles.

La coéducation délivre ces dernières d'un certain maniérisme, d'un narcissisme exagéré, elle leur apprend à être elles-mêmes plutôt que de jouer un rôle.

Leur féminité y perd certains caractères extérieurs et adventices pour affermir ses qualités profondes.

La jeune fille se prépare ainsi à prendre sa place à côté d'un homme dont elle sera capable de comprendre les préoccupations, dont elle partagera vraiment la vie, dont aussi elle sera l'égale.

« Rien n'existe pour soi, dit Charles Secrétan, la femme n'existe

pas pour elle-même, ni l'homme non plus ; ils se réalisent complètement l'un par l'autre. »

Malheureusement la société actuelle ne fait pas encore à la femme intellectuelle la place qui lui revient. Cela détourne nombre de jeunes filles du Gymnase supérieur.

On peut toutefois se demander si les exigences d'un Gymnase conçu pour les jeunes gens ne sont pas excessives pour les jeunes filles, si un rythme d'études un peu plus lent ne leur conviendrait pas mieux, si un programme trop masculin et peut-être à certains égards trop professionnel n'est pas inadapté aux besoins d'une éducation féminine ?

Les gymnases de filles n'apportent guère de solution sur ce point, de plus ils se privent des avantages considérables de la coéducation.

Les jeunes filles, ne l'oublions pas, considèrent comme un très grand privilège d'être formées avec leurs camarades masculins.

Un compromis a été trouvé à Neuchâtel où les jeunes filles qui le désirent et souvent les plus douées entrent au Gymnase mixte tandis que les autres restent à l'école supérieure des jeunes filles.

Le Gymnase section pédagogique qui fait aux activités féminines, à la musique, aux arts, une large place tout en étant mixte convient tout particulièrement aux jeunes filles. Les exigences en mathématiques, en sciences, n'y sont pas excessives, le latin n'y est pas enseigné. Cela permet à des jeunes filles normalement douées de faire leur bachot sans trop peiner et donne satisfaction à leur goût pour les activités artistiques. Malheureusement le bachot mention pédagogique, que connaît le canton de Neuchâtel, ne correspond à aucun des trois types prévus par l'ordonnance fédérale et ne donne pas accès à toutes les facultés.

ANDRÉ TISSOT.